

Saint-Etienne-de-Boulogne
Commémoration du 11 novembre 2013
- allocution du maire -

Il y a maintenant près d'une centaine d'année prenait fin le premier conflit mondial, à l'issue de quatre années de barbarie inouïe et inconnue jusqu'alors. Pendant ces quatre années, la folie meurtrière a déferlé principalement sur l'Europe, mais pas uniquement. Neuf millions de morts, vingt millions de blessés dans leur chair, combien dans leur âme, combien de veuves et d'orphelin ?

Nul ne peut imaginer ce que les poilus de 14-18 ont vécu et enduré, ce à quoi certains ont survécu. Mieux que tout propos sur leur engagement et leur supplice, leurs propres courriers, leurs propres mots, témoignent, pour autant que la censure n'ait pas purgé ces lettres de toute signification au nom d'une union nationale et d'un triomphalisme, que l'on sait maintenant être une construction politique de façade.

Le 18 mars 1916.

Ma chérie,

Je t'écris pour te dire que je ne reviendrai pas de la guerre. S'il te plaît, ne pleure pas, sois forte. Le dernier assaut m'a coûté mon pied gauche et ma blessure s'est infectée. Les médecins disent qu'il ne me reste que quelques jours à vivre. Quand cette lettre te parviendra, je serai peut-être déjà mort. Je vais te raconter comment j'ai été blessé.

Il y a trois jours, nos généraux nous ont ordonné d'attaquer. Ce fut une boucherie absolument inutile. Au début, nous étions vingt mille. Après avoir passé les barbelés, nous n'étions plus que quinze mille environ. C'est à ce moment-là que je fus touché. Un obus tomba pas très loin de moi et un morceau m'arracha le pied gauche. Je perdis connaissance et je ne me réveillai qu'un jour plus tard, dans une tente d'infirmerie. Plus tard, j'appris que parmi les vingt mille soldats qui étaient partis à l'assaut, seuls cinq mille avaient pu survivre grâce à un repli demandé. Dans ta dernière lettre, tu m'as dit que tu étais enceinte depuis ma permission d'il y a deux mois. Quand notre enfant naîtra, tu lui diras que son père est mort en héros pour la France. Et surtout, fais en sorte à ce qu'il n'aille jamais dans l'armée pour qu'il ne meure pas bêtement comme moi.

Je t'aime, j'espère qu'on se reverra dans un autre monde, je te remercie pour tous les merveilleux moments que tu m'as fait passer, je t'aimerai toujours.

Adieu

Charles Guinant

L'absurdité de la guerre est symbolisée par la bataille de Vrigne-Meuse, qui a eu lieu les 10 et 11 novembre 1918 au matin. La bataille de trop ? Sans doute, en tout cas celle qui a coûté la vie à 96 soldats de la 163e division d'infanterie alors que les pourparlers d'armistice de Rethondes étaient déjà conclus. Parmi eux, 68 hommes le matin du 11 novembre, alors que l'avis officiel de la fin des hostilités, prévue à 11 heures, était déjà parvenu au régiment et que le commandement savait l'Armistice signée. Rien n'y fit, il ordonna à ses hommes de charger.

Ainsi, le soldat de première classe Augustin Trébuchon est mort d'une balle dans la tête à 10 h 50 ! Trébuchon, 40 ans, dernier poilu tué sur le front occidental. Mais comme les autres combattants de cette "der des ders", il fut déclaré mort le 10

novembre, et non le 11, les autorités militaires ayant choisi d'effacer les derniers morts des mémoires.

Le commandant Charles de Menditte écrivait alors: "Mourir le dernier jour de la guerre, c'est mourir deux fois !" Voici son récit.

La journée du 10 novembre avait été atroce. Dans la nuit du 9 au 10, le régiment avait reçu l'ordre de passer la Meuse coûte que coûte ! Un barrage non démoli sur lequel on jeta des planches bout à bout, une nuit noire, un brouillard intense, la plainte continue de la Meuse couvrant le bruit des travailleurs et une audacieuse ardeur avaient permis ce tour de force. Le régiment subit des pertes cruelles [...] L'obscurité amena un peu de répit mais le 11 à la pointe du jour, la lutte redevint ardente. L'air était ébranlé par les explosions des obus qui venaient s'écraser dans les rues du village de Dom-le-Mesnil et le long des rives de la Meuse. [...] Soudain une invraisemblable nouvelle circula dans les rangs : 'L'armistice est signé!' [...]

À 8 h 30 arrivait une dépêche ainsi conçue : 'L'armistice est signé, il commence à 11 heures.' Jamais aucun être humain n'a mieux connu la joie de vivre que le soldat à cette minute inoubliable, jamais il n'a autant souhaité échapper à la mort pour parvenir à cette heure de calme tant désirée, tant attendue et toujours retardée. [...] Sur la ligne de feu, les hommes se terrent, il ne s'agit plus que de vivre encore quelques quarts d'heure et puis c'est le salut! Seule la mitrailleuse salue ceux qui bougent et le temps s'écoule lentement. [...]

10 h 45, l'artillerie lourde continue son œuvre de destruction et un obus démolit une maison à quelques mètres de l'église.

10 h 55, la mitrailleuse tire toujours.

11 heures, un clairon sonne 'Cessez le feu !'

A l'heure où le canon s'est tût en ce 11 novembre 1918 à 11 h, combien ont immédiatement pensé plus jamais ça ! Mais 21 ans après seulement, l'Europe et le Monde s'effondraient à nouveau dans la violence meurtrière sans limite.

Autant dire que l'Armistice du 11 novembre que nous commémorons aujourd'hui n'était qu'un leurre de retour à la paix et n'aura ouvert qu'une parenthèse de répit dans un monde alors résolument guerrier et nationaliste. Les poilus l'avaient-ils compris en 1918 ? Ceux qui ont connu le fond des tranchées se sont interrogé sur le sacrifice qui leur était demandé. Ils ont compris l'absence totale de tout sens à ce qu'ils ont vécu.

Mais pourtant. Dès ce 11 novembre 1918, personne ou presque n'a travaillé à ce que les conditions d'un conflit militaire d'ampleur s'effacent, et les rares démarches de paix ont été trop isolées pour porter leurs fruits.

Pire encore, niant les enseignements du premier conflit mondial, niant le droit imprescriptible à la dignité de tous les hommes, les résolutions politiques d'alors ont puissamment contribué à faire renaître la bête immonde du nationalisme outrancier, sous sa pire forme, le fascisme et le nazisme. Alors qu'il aurait fallu combattre le nationalisme et le terrasser pour gagner non la guerre, mais la paix, c'est l'inverse qui a été fait.

La commémoration d'aujourd'hui doit saluer le souvenir des héros et des sacrifiés de 14-18, mais pour être utile, elle doit impérativement servir d'antidote au poison nationaliste sur lequel prospère la haine de l'étranger d'où qu'il vienne. C'est là qu'elle prend son sens.

Souvenons-nous : le nationalisme mène à l'intolérance et à la haine ; la haine à la violence et à la guerre. C'est la vraie leçon de 1914.

C'est le danger que tout gouvernement censé doit commencer par conjurer. Il existe encore aujourd'hui, en dépit de tous les massacres, des partis ultra-nationalistes dont l'idéologie est délétère.

Refuser le nationalisme, ce n'est pas dissoudre la France, et plus généralement son pays, sa nation, dans un tout indéfini, mais c'est comprendre ses propres particularités, sa propre culture, sa propre sensibilité, en d'autres termes son propre héritage, non pour l'imposer aux autres comme prétendu meilleur, mais pour dialoguer avec les autres, avec l'humanité toute entière.

A ce titre, et seulement à ce titre, le sacrifice des poilus de 14-18, comme de tous ce qui sont morts pour la France lors d'autres conflits prend son sens. Si nous, héritiers des poilus et des combattants des autres guerres, nous ne l'avons pas en tête, nous manquerons à notre devoir de mémoire, et ne tirerons pas enseignement de leur mort.